

Temps, discipline du travail et capitalisme industriel

Edward Palmer Thompson, Paris, La Fabrique, 2004 [1967]

- **Edward P. Thompson** : historien britannique (1924-1993), spécialiste d'histoire sociale et culturelle, en particulier du monde ouvrier. Un temps membre du *Communist Party Historians Group*, il participe ensuite à l'émergence de la nouvelle gauche britannique des années 1960. Il est également membre fondateur de l'importante revue d'histoire sociale *Past & Present*. Sa publication la plus influente est *La formation de la classe ouvrière anglaise (The Making of the English Working Class)* en 1963. Il défend une « histoire par le bas » (« *history from below* »), une *new social history* privilégiant une approche par l'expérience des individus et les processus. C'est par ces éléments qu'il explique notamment l'émergence de la classe ouvrière au Royaume-Uni, comme « le résultat d'un processus actif au cours duquel des acteurs concrets construisent leur identité dans et par la lutte ». Il a également travaillé sur le luddisme.

- « *Time, Work-Discipline, and Industrial Capitalism* » : article paru dans le numéro n°38 de la revue *Past & Present* en 1967, traduit et réédité en 2004 par les éditions La Fabrique

→ Documents cités par l'auteur :

- *Le Règlement des Fonderies Crowley*, au début du XVIIIe siècle, par Sir Ambrose Crowley
- *Friendly Advice to the Poor*, par le Révérend J. Clayton, publié à Manchester en 1775
- John Wesley, 1786, *Du Devoir et des Avantages de se lever tôt*, église méthodiste

→ Citations :

- « *La volonté de réduire à des modèles élémentaires un phénomène unique, supposé neutre et défini par la technologie, tel l'« industrialisation », est tout aussi suspecte* » (Thomson)
- « *C'est le puritanisme, en s'alliant par un mariage de raison au capitalisme industriel, qui a appris aux individus à attacher de nouvelles valeurs au temps* » (Thompson)
- « *Les sociétés industrielles parvenues à maturité sont toutes marquées par la gestion du temps et par une coupure très nette entre vie et travail* » (Thompson)

- « *Aucun ouvrier de Manchester ne se privera d'une montre s'il peut s'en offrir une* » (un journaliste à Manchester en 1840)
- « *La mécanisation assure la discipline des opérations industrielles* » (un potier au XVIIIe)

Chapitre I

Premier changement dans l'appréhension du temps en Occident entre 1300 et 1650, passage du temps de l'église au temps du marchand, et généralisation des horloges au XIVE. Le temps s'insère également dans les sphères intimes, ce que Thompson repère dans la littérature.

Thompson pose clairement la problématique qui va guider cet écrit : « *Dans quelle mesure et comment cette modification de la perception du temps a pu affecter la discipline du travail, et jusqu'à quel point elle a influencé la façon dont les travailleurs envisageaient le temps ?* »

Autrement dit, la transition vers une société industrielle a induit une profonde restructuration des habitudes de travail (nouvelles disciplines et motivations), mais jusqu'à quel point cela est-il lié à l'évolution de la perception individuelle du temps ?

Chapitre II

Thompson s'interroge sur la mesure du temps chez des peuples primitifs, il remarque qu'elle est liée à des cycles de travail, en particulier dans l'agriculture (sortir et rentrer les animaux), ou dans la cuisine (temps de cuisson). Il cite Pierre Bourdieu qui s'est intéressé aux comportements des paysans kabyles face au temps, marqués par l'indifférence, l'horloge est parfois décrite comme « *moulin du diable* », pas d'heures fixes pour les repas et les RDV.

Ce désintérêt pour le temps de l'horloge n'est concevable que dans les petits villages où les activités demandent peu d'organisation commerciale et administrative, et où les tâches quotidiennes répondent à des besoins qui apparaissent au fur et à mesure.

Thompson poursuit donc en établissant que les différentes perceptions du temps sont conditionnées par les différentes situations de travail et leur rapport aux rythmes naturels, prenant comme exemple l'organisation du temps social des villes portuaires, qui est calée sur les marées. Dans les communautés paysannes, il est normal de travailler beaucoup pendant les moissons. C'est aussi le cas dans certaines professions industrielles, quand il faut surveiller le charbon de bois ou entretenir les fourneaux de fer. On est ici dans ce que Thompson appelle un temps « *orienté par la tâche* », et il en tire 3 commentaires :

- Ce temps paraît plus compréhensible que celui mesuré en unité de temps
- Dans de telles communautés, sphères du travail et de la vie moins clairement dissociées
- Les hommes habitués à un temps d'horloge voient ce rapport au travail comme une perte de temps, une négligence

Mais ce temps orienté par la tâche ne fonctionne pas pour un salarié, mais bien que pour un indépendant. Dès que l'on emploie de la main-d'œuvre, on passe du travail orienté par la tâche au « *travail horaire* ». Au XVIIIe, des propriétaires terriens calculent encore le travail en « *journées de travail* », mais ce calcul est jugé trop délicat, trop d'incertitudes, donc on commence à mesurer le temps en unité. Ce temps n'est pas le même pour les employeurs et les employés, car les employeurs veulent utiliser le temps de la main-d'œuvre à son maximum, la tâche n'importe plus en tant que telle, c'est la valeur du temps rapportée à un étalon monétaire. Le temps devient monnaie d'échange.

Chapitre III

L'installation des horloges sur les clochers des villages se fait progressivement entre le XIVE et le XVIe siècle, le métier de « réveilleur » apparaît aussi à cette époque. Le cadran solaire reste longtemps en usage, et c'est grâce à lui que les horloges sont réglées. L'introduction du balancier en 1658 permet aux horloges d'être plus précises. Longtemps, seule l'aiguille des heures est présente. La montre de gousset reste longtemps un accessoire esthétique, car elle

est peu précise. Il faut attendre le XVIII^e siècle pour que se perfectionnent et se diffusent réellement horloges et montres en Europe. L'horlogerie artisanale subsiste le long du XVIII^e, mais rapidement, l'industrie des montres et horloges se développe à Londres, Coventry, Liverpool, la production de masse se lance.

Thompson tente de trouver des chiffres sur la possession des horloges et montres au XVIII^e siècle, et il s'interroge également sur leur prix, afin de savoir qui peut y avoir accès. Pour lui, leur prix reste longtemps assez élevé (3-5 livres), ce qui laisse à penser que les ouvriers n'étaient que peu concernés. L'heure exacte était donc au XVIII^e encore « *l'apanage de la bourgeoisie* », des propriétaires, des marchands, et l'usage de métaux précieux pour leur conception renvoie à la même idée, la montre dénote un statut social élevé.

Au Royaume-Uni, le projet d'une fiscalité sur les montres et horloges soulève de forts débats, la loi sera refusée, mais les estimations faites par le chancelier de l'Echiquier des bénéfices d'une telle taxe permet de projeter le nombre de montres en circulation (800 k), les montres en or (400 k) et les horloges (1,4 M).

Thompson considère donc que vers 1790, les montres et horloges sont tout de même assez répandues, ce ne sont plus des objets de luxe mais des articles de nécessité. De fait, horloges et montres se généralisent au moment précis où la révolution industrielle exige une meilleure synchronisation du travail. Pour les populations pauvres, investir dans une horloge pouvait être un moyen de placer ses économies, pour ensuite la revendre ou la mettre en gage.

Quand une corporation d'ouvriers voit son niveau de vie s'améliorer, ses membres achètent vite une montre, exemple pris de l'âge d'or des tisserands du Lancashire dans les années 1790. Un journaliste à Manchester en 1840 : « *Aucun ouvrier de Manchester ne se privera d'une montre s'il peut s'en offrir une* ».

Chapitre IV

L'importance accordée au temps dans le travail est étroitement liée à la nécessité de synchroniser la main-d'œuvre. Tant qu'il n'y a pas de division des tâches complexes (dans l'industrie manufacturière, dans la sous-traitance à domicile), le degré de synchronisation reste moindre et le travail est toujours « *orienté par la tâche* ». Le travail est encore marqué par la flexibilité des allées et venues des ouvriers, le temps important pour aller chercher, transporter, attendre les matériaux, et un même ouvrier effectue de nombreuses sous-tâches. Avant la production de masse mécanisée, l'organisation du travail est donc bien caractérisée par l'irrégularité. La journée de travail est plus ou moins longue dans le cadre de la production à la semaine ou à la quinzaine. Il existe encore de nombreux emplois mixtes : mineurs, pêcheurs, agriculteurs, artisans, ouvriers à domicile et du bâtiment se confondent.

Le journal d'un tisserand-fermier qui consigne minutieusement ce qu'il fait entre 1782 et 1783 offre un bon éclairage sur la pluri-activité, la variété des tâches, les nombreuses occupations dans des domaines divers. Ces activités irrégulières dans le cadre du cycle lui-même irrégulier de la semaine et de l'année de travail sont l'objet de critiques dès le XVII^e par les moralistes et mercantilistes qui « *crient à l'oisiveté* ».

Thompson rappelle l'importance de la Saint-Lundi dans de nombreuses corporations, parfois suivi de la Saint-Mardi, il recense des chansons populaires nombreuses autour de ces jours. Cette tradition perdure longtemps en Angleterre au XIX^e, voire au XX^e, dans les mines, les manufactures et même les industries lourdes. À Sheffield, les couteliers observent cette tradition, que Thompson qualifie d'« *institution* » depuis des siècles, et les aciéries nouvelles s'y plient, le lundi est donc consacré à la réparation des machines. Mais peu à peu, l'observance de la Saint-Lundi devient le privilège des artisans les mieux payés.

Thompson cite un potier qui se plaint de cette tradition, et qui regrette que la mécanisation ne touche pas son secteur d'activité : « *La mécanisation assure la discipline des opérations industrielles* ».

Le rythme de travail irrégulier est souvent associé à l'alcoolisme de la fin de la semaine. Nombreux pamphlets des sociétés de tempérances au XIXe qui s'en prennent au Saint-Lundi. L'irrégularité de la journée de travail renvoie à une année de travail encore plus irrégulière jusque dans les premières décennies du XIXe, avec des fêtes traditionnelles et des jours de foires. Thompson note une différence pour les ouvriers agricoles, aux champs, pas de Saint-Lundi, le travail est continu, quotidien et hebdomadaire. Même la mise aux jachères de terres est parfois critiquée, car vue comme une perte de temps. Mais une fois encore, tâches varient au cours de l'année, les chevaux de labour doivent se reposer, la météo changeante modifie les programmes. La clôture des champs et le progrès agricole furent donc deux phénomènes qui contribuèrent dans une certaine mesure à une gestion plus efficace du temps et de la main-d'œuvre agricole. Nouveaux employeurs capitalistes veulent mieux rentabiliser le temps, et les emplois agricoles diminuent, poussant la main-d'œuvre à choisir entre un emploi à temps partiel (et donc le risque de tomber dans la pauvreté) ou d'avoir une discipline plus rigoureuse. Des débats existent entre partisans d'une main-d'œuvre salariée et régulière et ceux du travail « *à façon* », donc les journaliers payés à la tâche. Au XIXe, c'est le travail payé à la semaine qui l'emporte, avec des ajouts ponctuels si besoin de travail à façon.

Thompson rappelle que dans l'économie rurale, les femmes ont le travail le plus dur et le plus long, entre travail aux champs et corvées domestiques, elles sont bien dans un travail « *à la tâche* », elles ne comptent pas leurs heures.

Chapitre V

Thompson critique la définition classique de l'industrialisation : « *La volonté de réduire à des modèles élémentaires un phénomène unique, supposé neutre et défini par la technologie, tel l'« industrialisation », est tout aussi suspecte* ». Il remet également en cause le terme « préindustriel » et l'idée de « transition », qui « *ne s'est jamais faite selon un seul et même type de modalités* ». Pour Thompson, l'intérêt n'est pas d'étudier les évolutions des techniques manufacturières qui appellent une meilleure synchronisation du travail et des horaires plus strictes, mais bien de comprendre la façon dont ces bouleversements sont vécus dans une société qui s'ouvre au capitalisme industriel.

Il faut étudier la perception du temps telle que la technologie la détermine, mais aussi la mesure du temps comme moyen d'exploitation de la main-d'œuvre.

Thompson établit les facteurs d'une transition longue et conflictuelle en Angleterre, notamment via le fait que les prémices de l'industrialisation furent très longs et que cela a permis l'émergence d'une culture populaire vigoureuse déjà bien ancrée au début du XVIIIe. En conséquence, des critiques violentes se font entendre de la part des classes supérieures, et cela détermine leur volonté de maintenir des salaires bas pour lutter contre l'oisiveté. Si les conflits autour de la discipline sont déjà étudiés ailleurs, Thompson veut se concentrer sur la discipline par rapport au temps.

Il prend en exemple le « *Règlement des Fonderies Crowley* », qui est établi au début du XVIIIe siècle par Sir Ambrose Crowley dans le comté de Durham. Crowley rédige un « *véritable code civil et pénal (...) afin de contrôler et de régner sans partage sur sa main-d'œuvre réfractaire* », et il donne des justifications pour la surveillance de ses ouvriers par des arguments moraux. Les termes employés sont clairs (« *Afin de repérer les paresseux et les*

canailles »), et il fixe un temps de travail à la journée de 13h30. Le contremaître est chargé de tenir une fiche horaire à la minute près, avec les heures d'entrée et de sortie de chaque ouvrier. Mais Crowley écrit que des employés s'arrangent pour faire avancer les horloges, ou utilisent à dessein celles qui avancent ou reculent, et il ordonne donc que le responsable de l'usine garde l'horloge sous clé, pour que personne ne puisse la modifier.

Ainsi, pour Thompson, le « *cadre familial du capitalisme industriel discipliné apparaît ainsi dès 1700* » via les fiches horaires et la pointeuse, avant que la régularité des machines dans les premières filatures de coton viennent renforcer cela.

Il y a aussi eu des tentatives pour imposer une « *gestion du temps* » dans la sous-traitance à domicile, pas uniquement dans les usines et les ateliers. Thompson cite l'oeuvre du révérend J. Clayton avec son *Friendly Advice to the Poor*, publié à Manchester en 1775, dans lequel il regrette que les populations les plus démunies perdent leur temps en allant aux mariages et enterrements, en restant trop longtemps à table, au lit le matin, etc... Si ce réquisitoire n'est pas nouveau, il ne fonctionne pas bien non plus.

Récriminations de nombreux moralistes annoncent bien la vaste entreprise de démantèlement des coutumes, jeux et fêtes populaires à partir des dernières années du XVIIIe et au début du XIXe. Car à cette période, apparition d'une institution non industrielle mais qui permet d'inculper les principes de la « *gestion du temps* » : l'école. William Temple propose en 1770 d'envoyer les enfants pauvres dès 4 ans dans les usines, en leur proposant 2 heures d'instruction par jour, et le reste au travail. Idée partagée par les observateurs que l'école permettrait de sensibiliser la jeunesse à « *l'habitude du travail* », et ce dès 6 ou 7 ans. Les règlements des premières écoles insistent sur la ponctualité et la régularité : « *Passé la grille de l'école, l'enfant pénètre dans un nouvel univers où le temps réglait la discipline* ». À l'école comme à l'usine, intense discipline dans les horaires, la cloche sonne à heures fixes.

Ces offensives lancées contre les vieilles habitudes de travail ne se font pas sans une certaine opposition : d'abord simple résistance, puis lutte non « *contre* » le temps, mais bien « *à propos* » de ce dernier, donc autour des horaires de travail.

C'est dans les secteurs où la nouvelle discipline horaire a été imposée avec le plus de rigueur, soit les filatures et les ateliers de mécanique, que la contestation a été la plus forte. Certains patrons empêchent leurs ouvriers d'avoir accès à l'heure durant la journée de travail. Un ouvrier de Dundee explique même d'autres méthodes « *Il n'était pas rare que l'on fasse avancer les horloges des usines le matin et retarder le soir, de sorte qu'au lieu d'être des instruments de mesure du temps, elles étaient devenues des outils de fraude de d'oppression* », et « *À l'époque, un ouvrier craignait de porter une montre* », car il risquaient de se faire renvoyer. D'autres subterfuges sont décrits par des ouvriers pour que les patrons « gagnent » du temps de travail, comme le fait de lester l'aiguille des minutes, la faisant passer d'un coup de 27 à 30 minutes, forçant les ouvriers à reprendre plus tôt le travail.

Pour Thompson, 3 générations d'ouvriers en usine qui intègrent peu à peu le temps :

- la 1ère est instruite par les patrons de l'importance du temps
- la 2ème se bat pour la journée de 10h
- la 3ème fait grève pour le paiement des heures supplémentaires

Mais au gré de cette évolution, les ouvriers ont bien intégré la logique du temps du patronat.

Chapitre VI

La discipline du temps apparaît donc comme imposée par des contraintes extérieures, mais Thompson se demande si elle n'est pas également internalisée. Autrement dit, il s'interroge sur la tension entre une discipline liée au temps imposée face à une discipline assumée.

Si l'exhortation au travail et la condamnation morale de l'oisiveté sont anciennes, Thompson constate que les moralistes du XIXe sont plus insistants, notamment car ils ont eux-mêmes adopté cette discipline. Le parallèle fait entre temps et argent apparaît notamment car le public de ces moralistes est d'abord un public de marchands et de commerçants. Une rhétorique morale met aussi en rapport la brièveté de la vie et la fatalité du jugement dernier, mais on trouve aussi à l'extrême opposé des conseils très pragmatiques : ne pas trop dormir, expédier les tâches du quotidien, etc...

Naissance de l'Eglise méthodiste au XVIIIe, dont l'appellation est une référence directe à la gestion du temps. John Wesley, un de ses fondateurs, publie en 1786 *Du Devoir et des Avantages de se lever tôt*, et cette thématique est aussi reprise par les évangélistes.

Chapitre VII

Les nouvelles habitudes de travail et l'imposition d'une nouvelle discipline horaire ont donc de nombreux facteurs : la division du travail, la surveillance des ouvriers, les cloches et horloges, les motivations salariales, les prêches et l'instruction, la suppression des foires et des jeux.

Dans certains domaines, il a fallu plusieurs générations pour que cette transition se fasse, comme chez les potiers. Les rythmes de travail irréguliers ont persisté tout de même, jusqu'au XXe, même dans les grandes villes. Au XIXe, la propagande sur la gestion du temps en direction des classes laborieuses suit une rhétorique qui se banalise, Thompson remarque que dans les tracts, le temps éternel de la religion est vite remplacé par des histoires simples de petites gens qui font fortune en se levant tôt. Les moralistes s'étonnent notamment que les ouvriers disposent encore de plusieurs heures de temps libre après la fin de la journée de travail. Pour Thompson, dans la vision de ces moralistes, les ouvriers ajoutent « *la non-productivité (...) à l'insolence* ».

Mais dans une société capitaliste, le temps doit être intégralement « *consommé, commercialisé, mis à profit* », la force de travail ne peut pas juste « *passer le temps* ».

Thompson se propose à faire une analyse comparative entre les ouvriers anglais du XVIIIe et ceux des pays en développement au XXe, prenant l'exemple des *péons* mexicains, et pour lui, le discours des moralistes dans les deux cas est bien le même. S'il note des situations différentes selon les pays et les coutumes, il y a bien une dominance généralisée du travail irrégulier avant l'industrialisation : « *Les sociétés industrielles parvenues à maturité sont toutes marquées par la gestion du temps et par une coupure très nette entre vie et travail* ».

Thompson décide ensuite de se livrer à un prêche semblable aux moralistes du XVIIIe, mais en critiquant plutôt les défenseurs de la croissance et de la discipline industrielle. Pour Thompson, il ne faut pas mettre un « *mode de vie* » au-dessus d'un autre. L'industrialisation n'est pas simplement « *une évolution technologique neutre et inévitable, mais bien un mode d'exploitation et une résistance à ce mode d'exploitation* ».

Thompson critique les différents champs et courants qui se sont intéressés à l'industrialisation sans prendre en compte les ouvriers, en ne traitant que des structures. Il dénonce aussi « *la foi inébranlable dans les vertus civilisatrices* » de l'industrialisation chez les spécialistes occidentaux de la croissance.

Chapitre VIII

Pour Thompson, les pays en développement devront faire face à ce « *problème* » et il espère qu'ils sauront lutter contre « *l'emprise des modèles prêts à l'emploi* ». Dans les sociétés industrielles, le problème s'est déplacé autour des loisirs. « *C'est le puritanisme, en s'alliant par un mariage de raison au capitalisme industriel, qui a appris aux individus à attacher de*

nouvelles valeurs au temps ». Pour Thompson, dans ces sociétés, les moments de révolte s'articulent autour d'un rejet de l'urgence des valeurs attachées au temps. Et ainsi, il se demande si la conception puritaine du temps va disparaître prochainement à mesure que la misère recule. Car si le puritanisme était un élément central de l'éthique du travail et qu'il a permis d'aller vers un monde industrialisé (et ainsi de rompre avec les faibles économies du passé), il n'aurait alors finalement plus de raison d'être. Dans une conception puritaine du temps, ce dernier doit toujours être « *employé* », et avec essor de l'industrie des loisirs, cette dernière pourra alors « *exploiter* » le temps libre. Thompson oppose à cela un réapprentissage du temps d'avant la révolution industrielle, avec des rapports sociaux plus forts et des frontières abolies entre vie et travail.

Thompson reprend en exemple les peuples primitifs (ici les Nuer, en Afrique de l'Est) qui n'ont pas de mot pour désigner le « *temps* ». Il a bien conscience que les sociétés ne peuvent revenir à un état antérieur, et qu'il leur faudra donc trouver un équilibre, conciliant une industrie « *robotisée* » et l'accroissement du temps libre. Pour Thompson, ces sociétés devront baser leur appréhension du temps non plus sur les saisons ou le marché, mais bien sur les occupations humaines. Cela permettra de faire de la ponctualité au travail une pratique marquant le respect pour ses collègues, et « *Culturellement, il deviendrait tout à fait admissible de passer son temps à ne rien faire* ».

Thompson critique à nouveau ceux qui prétendent traiter l'industrialisation de manière objective mais qui en réalité sont dans l'idéologie, voyant ce processus comme « *une course à la rationalisation au service de la croissance économique* ».